

L'amante

Anne Lanta

Un soir comme un autre. Rien n'avait bougé depuis, les choses étaient en place. La blondeur des lampes, les meubles de bric et de broc choisis ensemble de puces en brocantes, les tissages et les sculptures des années 70, les cadres et les photos qui le gardaient, vivant comme jamais. Un soir comme un autre, ils se comptaient maintenant par milliers, déjà. Oui, elle en avait fait le calcul approximatif quand ce soir la stupeur l'avait saisie en pensant à tout ce temps déjà passé. Elle ne l'avait pas vu passer, c'était normal, puisqu'on ne voit pas le temps passer. Et pourtant chaque seconde, depuis, pesait son poids. Chaque matin était refus d'un nouveau jour. Chaque soir était fête de l'endormissement dans une nuit qui serait peut-être la dernière, la fin de l'exil, celle des nouvelles épousailles peut-être dans une chambre de réanimation pareille à celle où elle l'avait re-connu mais elle y serait seule, à partir pour ce voyage où elle ne savait pas s'il l'attendrait au bout du quai.

Par milliers ils étaient passés, tous ces jours. Elle ne l'avait plus revu depuis, plus touché, plus senti, plus goûté comme on goûte la première cerise de mai, ce mois de leur rencontre, elle n'avait plus entendu sa voix. Elle lui avait écrit chaque jour ou presque, à une adresse inconnue, en Australie, au bout du monde,

au bout de ce monde inconnu qui les séparait. Elle lui avait parlé sans cesse à haute voix ou dans sa tête. Elle avait rêvé de lui à tous les âges mais il était presque toujours invisible, comme il l'était dans la vie. Dans son rêve, elle savait pourtant qu'il était là.

Elle parlait de lui très souvent, normalement, comme s'il était encore dans la maison ou dans son atelier, là-haut ; elle en parlait légèrement, presque joyeusement, comme s'il était toujours là. Ceux qui ne l'avaient pas connu étaient des étrangers, même s'ils étaient des amis.

Le premier été après, elle mettait à plein tube les chansons qu'ils écoutaient ensemble et qu'ils aimaient, comme pour le retenir, lui faire regretter ce temps-là, le faire revenir. Elle était une veuve indécente, une fausse veuve, une non-veuve de leur vie.

Elle lui avait promis ce soir-là, en tête à tête avec lui, blanc, mutique, buté dans la mort survenue, de l'emmener avec elle dans la vie. Si elle était morte ce soir-là, terrassée par cette information donnée professionnellement par le médecin-chef du service, selon laquelle il était décédé, il n'y aurait plus rien eu depuis. son dernier lien avec la vie aurait été coupé. Les enfants, les amis les auraient évoqués avec tendresse, avec sympathie, ces zombies de l'autre monde, ces disparus sans corps ni biens dans la mer.

Elle n'avait qu'une petite demi-heure devant elle pour prendre une décision. Cette chambre de la mort où on l'avait invitée à le retrouver, était si calme et douce. Toutes les luttes de la vie s'y alitaient pour un sommeil qui semblait heureux. Les visages des morts ont perdu leurs rides.

Il était là, démuné, sans parole, livré à elle. D'elle seule, la vivante, il dépendait désormais. Elle se penchait et le baisait, elle ne pleurait pas, toute occupée à faire sa connaissance. Comme elle

avait fait la connaissance de ses enfants nouveaux-nés, mais cette fois elle ne laisserait pas couper le lien qui l'attachait à elle, la perfusion qui le garderait vivant en elle jusqu'à la fin de ses jours, pour que ce ne soit pas aujourd'hui qu'il naisse à la mort.

Son visage était le même et autre, figé dans une attente mutique.

Elle avait maintenant l'initiative de la demande. Ce mois de mai d'autrefois était lointain où il lui avait dit qu'il voulait l'em-mener dans la vie avec lui, jusqu'au bout de la route. Il était là, en attente, en attente de son désir à elle, en suspens entre l'oubli qui vient un jour aux meilleures pleureuses, et la supplique de vivre encore avec elle le temps qu'elle aurait de sursis. Tout fut très simple. Elle portait à son majeur une bague touareg semblable à une alliance, qu'elle ôta et mis à son annulaire gauche à lui. Ils avaient l'un et l'autre perdu leurs alliances de vieux amoureux, ils aimaient bien écouter Brassens chanter la non-demande en mariage, ces vieux mariés qui persistaient et signaient chaque jour leur contrat.

Elle célébra cette petite cérémonie de mariage dans cette chambre de réa où les bips bips avaient cessé leur musique, il n'y avait là ni témoins ni maire ni prêtre, ils n'y avaient là qu'eux deux qui se disaient et redisaient les choses de leur vie et le pari fou d'une nouvelle vie ensemble, quelques années peut-être encore, tant qu'elle serait là à avoir toujours le désir de lui.



